

**Henri Wagner – « Mind Ain't in the Head ». Introduction à John McDowell,
« Putnam, l'esprit et la signification »**

L'essai « Putnam, l'esprit et la signification » constitue un jalon important dans l'histoire de l'externalisme et ce pour au moins trois raisons. Tout d'abord, McDowell y invite Putnam à prendre la pleine mesure de la portée et de la radicalité des arguments externalistes de MoM¹ qui, dans leur version initiale, reconduisaient une conception de l'esprit et de la pensée les privant de leur portée « anti-cartésienne » (ou dans les termes de Burge, « anti-individualiste »)². De l'aveu de Putnam lui-même, cet essai a contribué à le convaincre d'effectuer une extension et une transposition des leçons de MoM de la sphère de la signification et de la référence à la sphère de la pensée et de l'esprit. Ensuite, l'essai de McDowell administre une critique radicale d'une des interprétations les plus répandues de la thèse externaliste de MoM d'après laquelle les significations ne sont pas dans la tête. Enfin, il offre une alternative à cette interprétation, considérée comme fidèle à l'esprit de MoM et élaborée sur l'arrière-plan d'un cadre théorique cherchant à concilier la leçon fondamentale de l'externalisme sémantique avec une réinterprétation des conceptions de l'intentionnalité et de la référence de Frege et de Russell.

Le point aveugle de l'externalisme sémantique de Putnam.

Le problème qui guide l'essai de McDowell est le suivant : quelle portée et quelle signification revêt la thèse fondamentale de MoM d'après laquelle les termes d'espèces naturelles et, plus généralement, les termes conceptuels engagent-le-monde [*world-involving*] quant à la manière dont on doit concevoir l'esprit et son rapport au monde ? En d'autres termes, quelle conception de l'esprit et de l'intentionnalité est-elle à même d'honorer la thèse fondamentale de MoM ?

La réponse de McDowell consiste en partie à arguer de l'importance et de la nécessité d'étendre et de transposer le slogan « Cut the pie any way you like, "meanings" just ain't in the head » de la sphère du langage et de la signification à celle de la pensée et de l'esprit. La conclusion qu'on devrait tirer de MoM est que, si les significations ne sont pas dans la tête, alors l'esprit n'y est pas non plus³. Or, même si cette extension et cette

1 « The Meaning of "Meaning" » (MoM), in *Mind, Language and Reality. Philosophical Papers*, volume 2, Cambridge, Mass., Cambridge University Press, 1975, p. 215-271.

2 Burge T., *Foundations of Mind*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 10-11, 107-108 et 152.

3 Voir également McGinn C., « Charity, Interpretation and Belief », *Journal of Philosophy*, 74, 1977, p. 521-

transposition sont dans l'esprit de ce que Putnam cherche à avancer, pour autant, dans sa formulation originale et ce jusqu'à l'orée des années 1990, l'externalisme de Putnam demeure *stricto sensu* un externalisme *sémantique*, c'est-à-dire confiné à la sphère de la référence et de la signification. Plus encore, McDowell croit pouvoir identifier un point aveugle dans l'argument général de MoM : non seulement l'extension de la thèse externaliste à la sphère de l'esprit est absente de l'espace des possibilités explorées par Putnam, mais, surtout, ce dernier semble présupposer une entente « isolationniste » ou « cartésienne » de l'esprit contraire à un externalisme étendu à l'esprit et à la pensée. McDowell prétend ainsi mettre au jour la connivence objective entre la cible de Putnam dans MoM, à savoir une entente « isolationniste » du langage, et une entente « isolationniste » de l'esprit que les arguments externalistes de MoM laissent indemne.

Le symptôme le plus criant de ce point aveugle est l'emploi par Putnam de la notion d'état psychologique étroit (ou d'état pur)⁴ et des notions afférentes de monde notionnel et de « croyances parenthésisées [*bracketed belief*] »⁵, censées rendre explicite et fixer ce qu'exprime l'idiome « in the head »⁶. Compte comme un état psychologique étroit un état psychologique d'un individu dont l'existence et l'identité ne dépendent en rien de l'existence et de l'identité de l'environnement physique et social dans lequel est situé cet individu porteur de cet état. Contrairement à un état psychologique large dont l'existence et l'identité dépendent de l'existence et de l'identité de l'environnement physique et social dans lequel est situé le porteur de cet état, un état psychologique étroit peut souffrir la disparition ou l'altération massive de l'environnement dans lequel se trouve son porteur sans que cela n'annule son existence ou n'altère son identité. Le solipsisme méthodologique attaqué par Putnam se caractérise alors par le double présupposé qu'un état psychologique au sens strict, *i.e.* étroit, ne présuppose ni l'existence de ce sur quoi il porte et de l'environnement pertinent, ni l'existence d'autres sujets capables d'entretenir des états psychologiques⁷. Aux yeux de McDowell, la critique

535, p. 532 : « Afin de rejeter ses thèses sur la relation, ou l'absence de relation, entre esprit et signification, Putnam n'a qu'à appliquer à la nature et à l'individuation des états mentaux ses conceptions portant sur la contribution du monde à la signification ».

4 MoM, p. 219-222 et *Reason, Truth and History*, Cambridge, Mass., Cambridge University Press, 1981 (*RTH*), p. 42-43. Voir cependant « Reply to Bilgrami », in C. Hill (éd.), *The Philosophy of Hilary Putnam. Philosophical Topics*, 1992, p. 389 et *Representation and Reality* (*RR*), Cambridge, Mass., MIT Press, 1988, p. 55.

5 *RTH*, p. 28.

6 *Subject, Thought, and Context*, éd. J. McDowell & P. Pettit, Oxford, Clarendon Press, 1986, Introduction, p. 1.

7 MoM, p. 220.

adressée par Putnam au solipsisme méthodologique est d'une moindre radicalité. Deux raisons majeures, qui soutiennent ce diagnostic, peuvent être distinguées.

Premièrement, même si tout état psychologique n'est pas un état psychologique étroit, il n'en reste pas moins qu'accepter la notion d'état psychologique étroit, c'est encore trop concéder au solipsisme méthodologique qui sous-tend la conception cartésienne de l'esprit. Cet argument est au cœur de la réévaluation que propose McDowell de la conclusion et de la leçon à tirer de l'expérience de pensée des Terres Jumelles. Cette expérience de pensée venait appuyer la prémisse selon laquelle la signification d'un terme d'espèce naturelle comme « eau » dépend de l'existence et de l'identité de son référent ou de son domaine d'application au sens où si ce référent ou domaine d'application était différent, la signification du terme serait différente. Le slogan « Cut the pie any way you like, “meanings” just ain't in the head » scellait alors la conclusion de l'argument : l'extension d'un terme d'espèce naturelle n'est pas déterminée par l'état psychologique du locuteur faisant usage de ce terme. Par là, se trouvait réfutée la conséquence des deux présupposés animant les conceptions traditionnelles, à savoir (I) le principe solipsiste d'après lequel connaître la signification d'un terme, c'est être dans un certain état psychologique, et (II) le principe traditionnel de détermination d'après lequel la signification d'un terme détermine unilatéralement son extension⁸. À ce stade de l'argumentation, cette conclusion ne déterminait pas encore s'il fallait abandonner (I) ou (II), étant entendu que Putnam les tient pour incompatibles⁹. Or, selon McDowell, le choix par Putnam d'abandonner (I) « présuppose que quiconque adopte le premier présupposé doit restreindre la notion d'état psychologique à la notion d'état “étroit” ». À l'encontre de la stratégie argumentative d'ensemble de MoM, McDowell fait valoir que ces deux principes ne peuvent être tenus pour incompatibles qu'à présupposer une entente solipsiste de l'esprit. Soutenir l'intelligibilité d'une « conception radicalement non solipsiste » de l'esprit doit mener à considérer à nouveaux frais la relation des deux principes traditionnels : que l'extension d'un terme d'espèce naturelle soit déterminée par la signification associée à ce terme n'est incompatible avec le fait que la maîtrise de cette signification est un état psychologique qu'aussi longtemps qu'on présuppose à tort une conception solipsiste ou cartésienne de l'esprit et de la notion d'état psychologique.

Deuxièmement, la thèse selon laquelle ce qu'on signifie au moyen d'un terme d'espèce naturelle engage-le-monde est susceptible de deux lectures, l'une (multi-)factorielle,

8 MoM, p. 228.

9 Voir l'introduction à ce volume pour un examen davantage détaillé de ce point.

l'autre anti-factorielle¹⁰. Selon la première lecture, endossée par C. McGinn¹¹ et, selon McDowell, suggérée par Putnam lui-même dans MoM¹², signifier ce qu'on signifie par l'emploi d'un terme d'espèce naturelle est un état psychologique composite (ou « constitutivement duplex ») constitué en partie par un état psychologique au sens étroit et en partie par les relations qu'entretient le porteur de cet état avec son environnement naturel et social. Signifier ce qu'on signifie par l'emploi du terme d'espèce naturelle « eau » serait, *en tant qu'état* psychologique, une configuration « dans la tête » dont le solipsisme méthodologique rendrait compte (*i.e.* un « facteur commun » aux états psychologiques pertinents d'un locuteur terrien et de son *Doppelgänger*), mais susceptible d'être caractérisée et individuée de manière extrinsèque, à savoir dans les termes de ses relations à des aspects déterminés de l'environnement physique et social. En d'autres termes, la dépendance constitutive d'une pensée à l'égard de l'existence et de l'identité d'un trait de l'environnement ou d'une entité déterminée ne serait pas un trait intrinsèque de cette pensée, mais refléterait un mode d'attribution et de description de cette pensée qui prendrait en compte non seulement cette pensée en tant que telle (cette pensée au sens étroit), mais également ses relations à l'objet et à l'environnement (cette même pensée au sens large)¹³. Selon la seconde lecture, préconisée par McDowell, la conception factorielle n'est aucunement requise et ne semble l'être qu'en vertu d'un argument structurellement homologue à l'argument de l'illusion qui supporte la conception « conjonctiviste » de la perception¹⁴. Du constat qu'un locuteur terrien et son *Doppelgänger* ont quelque chose de psychologique en commun lorsqu'ils emploient respectivement « eau_T » et « eau_{TJ} », on en infère que les états psychologiques « larges » différents des deux locuteurs doivent être composés d'un ingrédient commun constitué par l'état psychologique étroit partagé et par les relations distinctes qu'entretiennent les deux locuteurs à leurs environnements physiques respectifs. Or, il est tout à fait concevable de prendre les choses à l'inverse et d'arguer que l'état psychologique commun n'est en rien étroit, mais survient sur chacun des états psychologiques larges distincts. L'intérêt principal de cette possibilité tient à ce que, récusant la conception

10 *Subject, Thought, and Context*, Introduction, p. 2-3 et H. Putnam, « The Question of Realism », in *Words and Life*, J. Conant (éd.), Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1994, p. 306-307.

11 Voir les sections 3 et 4 de « Putnam, l'esprit et la signification » (PES) ; G. Evans, *The Varieties of Reference* (désormais VR), éd. J. McDowell, Oxford, Oxford University Press, 1982, p. 200-204 (appendice écrit par J. McDowell) ; *Mind, Knowledge and Reality* (désormais MKR), Cambridge, Harvard University Press, 1998, p. 226, 246, 250-252 et 271, et *Subject, Thought, and Context*, Introduction, p. 13-14.

12 Section 7 de PES et MoM, p. 224. Voir également T. Burge, *Foundations of Mind*, p. 108 et 152.

13 MKR, p. 250.

14 Section 7 de PES ; voir également MKR, p. 247-248 et la contribution de P. Ludwig à ce numéro.

factorielle, elle remet en cause la conception de l'esprit laissée intacte par la première lecture en tant que celle-ci accepte l'idée même d'état psychologique au sens étroit.

Le dilemme de la lecture factorielle de la thèse externaliste

La notion d'état psychologique étroit constitue le cœur de ce que McDowell appelle la conception de l'esprit comme organe, à savoir la conception cartésienne d'après laquelle l'esprit est un « lieu de configurations qui sont autonomes et ne sont aucunement redevables de conditions externes » et auxquelles l'accès à la première personne est infallible (ou, au minimum, incorrigible)¹⁵. Dans sa facture classique, l'entente cartésienne de l'esprit rend problématique, voire énigmatique, le fait même que l'esprit puisse se rapporter au monde. Or, la conception factorielle se trouve en proie au même problème que l'entente cartésienne traditionnelle de l'esprit dans la mesure où elle adhère à la thèse d'après laquelle « l'intentionnalité n'est qu'un déterminant partiel de ce que le sujet pense »¹⁶. Dans le cas, par exemple, d'une pensée singulière démonstrative ancrée dans une perception (« Ça, c'est un peuplier »), c'est le facteur externe, « la présence contextuelle de [l'objet perçu] lui-même »¹⁷, qui détermine sur quoi est dirigée cette pensée démonstrative (déterminant par là même ses conditions de vérité) et qui donc contribue à l'individuer. À présupposer que cette relation ne détermine pas la « nature intentionnelle de la pensée » et la perspective du sujet à l'égard de l'objet de sa pensée et, de ce fait, ne contribue pas à individuer le contenu étroit de la pensée correspondante, alors il faut admettre que « la nature intentionnelle d'une pensée ne suffit pas à déterminer quel objet rend la pensée du sujet vraie ou fausse et, par conséquent, ne suffit pas à déterminer ce que le sujet pense »¹⁸. Or, dans une conception factorielle, le composant interne ou étroit d'une pensée à laquelle s'applique la thèse externaliste est cela seul à quoi peut être rapportée la dimension intentionnelle d'une pensée à laquelle s'applique la thèse externaliste, soit que cette pensée soit entendue comme constitutivement dépendante de l'existence et de l'identité de traits spécifiques de l'environnement ou d'une entité déterminée, soit qu'elle soit entendue comme constitutivement dépendante de l'environnement pour autant que, *de re*, elle est intrinsèquement dirigée sur des objets, aspects ou traits déterminés de l'environnement. Cette dimension intentionnelle est comprise au moyen de la notion, d'origine frégréenne,

15 MKR, p. 244, 236-237 ; VR, p. 45 et 199.

16 MKR, p. 256.

17 MKR, p. 255.

18 MKR, p. 255-256.

de mode de présentation de *x* ou, telle que réinterprétée par Evans et McDowell, de « manière particulière de penser à *x* »¹⁹. Cette notion doit permettre de rendre compte de la possibilité d'entretenir deux pensées distinctes attribuant la même propriété à un même objet (correspondant à deux manières de penser à cet objet), mais devant être distinguées dans la mesure où l'on peut entretenir l'une et ne pas entretenir l'autre sans tomber dans l'irrationalité²⁰.

En même temps qu'elle rend explicite le lien étroit entre sens ou pensée, attributions d'attitudes propositionnelles et rationalité, cette possibilité enjoint à distinguer des pensées là où un point de vue strictement extensionnel les confondrait. Ce qu'on appelle ainsi parfois le principe frégéen ou la contrainte frégéenne, requiert donc qu'on fasse des différences en termes de « valeur cognitive » entre des pensées qui, dans une conception factorielle, ne peuvent être distinguées qu'en se focalisant sur le composant interne étroit puisque ces différences ne sont pas extensionnelles (*i.e.* n'ont pas trait à ce à quoi il est fait référence), mais intensionnelles (*i.e.* ont trait à la manière de se rapporter à ce à quoi on réfère). Ce qu'on gagne d'un côté cependant, on le perd de l'autre. Dans le cas d'une pensée *de re*, un mode de présentation est, aux yeux d'Evans et de McDowell, « la manière dont quelque chose est présenté à un sujet » et engage une relation réelle et non présomptive à ce sur quoi est dirigée cette pensée. Or, dans une conception factorielle, cette relation ne compte pour rien dans l'individuation de cette pensée *qua* mentale (*i.e.* au sens étroit). De ce fait, « la directionnalité sur des objets externes n'entre en jeu que lorsque nous élargissons notre perspective pour prendre en compte davantage que le composant interne²¹ ». La conclusion de McDowell est sans appel : « selon cette conception [factorielle], dans l'espace cognitif, il n'y a pas d'intentionnalité dirigée sur des objets²² ».

Au total, McDowell cherche à enfermer le tenant d'une lecture factorielle de la thèse externaliste de MoM dans le dilemme suivant : soit le fait qu'une pensée *de re* soit intrinsèquement dirigée sur des objets est rapporté au composant externe ou « large »

19 VR, p. 16-17.

20 VR, p. 18-19. Voir aussi MKR, p. 122-123, 166, 217, 233 et 251. Evans formule ainsi le « critère intuitif de différence » auquel la notion de pensée répond : « la pensée associée à une phrase *S* qui compte comme son sens doit être différente de la pensée associée à une autre phrase *S'* qui compte comme son sens s'il est possible pour quelqu'un de comprendre les deux phrases à un moment donné tout en entretenant de manière cohérente des attitudes différentes à leur égard, *i.e.* en acceptant (*resp.* rejetant) l'une tout en rejetant (*resp.* acceptant) l'autre ou étant neutre à son égard » (VR, p. 18). Evans précise plus loin que, ainsi formulé, ce critère est insatisfaisant car il ne porte que sur les pensées d'un seul sujet considérées en un même moment.

21 MKR, p. 256.

22 MKR, p. 256.

de cette pensée ; soit le fait qu'une pensée *de re* soit intrinsèquement dirigée sur des objets est rapporté au composant interne ou « étroit » de cette pensée. Dans le premier cas, on donne le primat à l'extension et à la référence, mais on se rend alors incapable de rendre compte des différences de valeurs cognitives entre deux pensées *de re* distinctes portant sur le même objet. C'est donc un trait fondamental de l'intentionnalité et de l'esprit en général qu'on manque, à savoir qu'on pense toujours à quelque chose d'une certaine manière. Dans le second cas, on cherche bien à honorer l'aperçu frégéen qui motive la notion de mode de présentation, mais on échoue cependant à rendre compte de la relation de l'esprit au monde. La raison fondamentale en est qu'on présuppose qu'un mode de présentation et, plus généralement, une relation intentionnelle peuvent être individués indépendamment de l'existence de ce à quoi ils se rapportent. En d'autres termes, on présuppose que, de concert avec la non-substituabilité d'expressions co-référentielles, l'échec de la généralisation existentielle constitue l'une des marques de l'intentionnalité.

Réhabiliter Russell et Frege : le concept de sens *de re*

Le problème et l'argumentation de l'essai de McDowell sur Putnam gagnent ainsi à être rapportés au problème motivant l'essai « Singular Thought and the Extent of Inner Space »²³ : quelle portée et quelle signification revêt le concept d'intentionnalité *de re* quant à la manière dont on doit concevoir l'esprit et son rapport au monde et aux objets ?

Dans le sillage des travaux d'Evans, le concept d'intentionnalité *de re* est formé par McDowell à la faveur d'une opération de généralisation à partir de l'exemple paradigmatique des pensées singulières démonstratives ancrées dans des perceptions. Cet exemple constitue à la fois un contre-exemple à la « blueprint theory » de l'esprit²⁴, présupposée par le descriptivisme, d'après laquelle l'esprit et le monde sont reliés *via* des spécifications ou des descriptions, et une réponse directe à la menace de perte de contact avec les objets que laisse planer le descriptivisme. L'exemple des pensées démonstratives fournit en effet un cas paradigmatique de pensées *de re* et doit permettre de faire valoir que la dépendance constitutive ou intrinsèque à l'égard de l'objet est un trait essentiel de l'intentionnalité. Aussi est-ce pour cette raison que, emboîtant le pas à Evans, McDowell considère qu'une discussion des pensées singulières (démonstratives et non-démonstratives) devrait fournir une épreuve décisive pour

23 MKR, p. 229-259.

24 MKR, p. 186.

aborder le problème de la relation de la pensée à la réalité²⁵. Plus spécifiquement, une conviction centrale du projet de McDowell, héritée d'Evans, est que la notion russellienne de pensée (ou de proposition) singulière doit promettre de fournir parmi les éléments principaux d'un traitement satisfaisant de « certaines difficultés philosophiques vénérables portant sur la relation entre la pensée et la réalité »²⁶ et contient en germe les principaux outils d'un démantèlement de l'image cartésienne de l'esprit que présuppose la forme traditionnelle des problèmes portant sur la relation entre pensée et réalité.

Dans les termes d'Evans, « une pensée est russellienne si elle est d'une sorte telle qu'elle ne pourrait simplement pas exister en l'absence de l'objet ou des objets sur lequel ou lesquels elle porte²⁷ ». Autrement dit, une pensée russellienne est une pensée *de re* entendue comme une pensée constitutivement dépendante de l'existence et de l'identité de son objet. Pour Evans comme pour McDowell, telle qu'on la trouve chez Russell, la notion russellienne de pensée singulière se trouve cependant dépendre d'une relation épistémique à l'objet de cette pensée qui limite drastiquement le domaine d'application du concept de pensée singulière, à savoir une relation d'acointance avec l'objet qui fait dépendre l'intentionnalité et la référence d'une relation épistémique reconduisant les exigences du cartésianisme en matière d'esprit²⁸. En effet, l'acointance russellienne est supposée être une relation réelle non présomptive telle que toute acointance avec une entité vérifie la « propriété cartésienne [selon laquelle] il n'est pas possible pour un sujet de penser qu'il y a un item de l'espèce appropriée avec lequel il est acointé (et de penser qu'il est possible de faire l'essai d'une pensée à son propos) sans qu'il y ait un tel item²⁹ ». Comme Evans et McDowell le soulignent tous deux, pour que la notion de pensée singulière puisse endosser le rôle qu'ils lui attribuent, encore faut-il lever les restrictions cartésiennes que Russell fait indûment peser sur une telle notion³⁰. Il faut ainsi dissocier la notion russellienne d'acointance du principe cartésien

25 MKR, p. 229.

26 MKR, p. 229.

27 VR, p 71.

28 VR, 44-46; MKR, p. 229 sq.

29 VR, p. 44. Voir aussi Kripke, *Reference and Existence. The John Locke Lectures*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 14 et suivantes.

30 La lecture du rôle et de la nature de l'acointance selon Russell qu'endossent, entre autres, Evans et McDowell a récemment été critiquée, notamment par Proops I. (« Russellian Acquaintance Revisited », *Journal of the History of Philosophy*, 52, 2014, p. 779-811), Amijee F. (« The Role of Attention in Russell's Theory of Knowledge », *British Journal of History of Philosophy*, 21/6, 2013, p. 1175-1193) et Wishon D. (« Russellian Acquaintance and Frege's Puzzle », *Mind*, 126, 2017, p. 321-337).

selon lequel les objets avec lesquels l'esprit est accointé doivent être tels qu'il est exclu que l'esprit ait l'illusion d'être accointé avec eux. En sus de restaurer un sens dans lequel « un sujet peut être dans l'erreur à propos des contenus de son propre esprit³¹ », la levée de cette restriction permet aux objets ordinaires de la perception de figurer parmi les objets dont dépendent des pensées singulières³².

Cependant, même si, au vu des objectifs de McDowell, la levée des restrictions cartésiennes qui pèsent sur la notion russellienne de pensée singulière est nécessaire, elle n'est pas suffisante : la dépendance d'une pensée à l'égard de l'identité et de l'existence de son objet peut encore être conçue comme relevant de relations externes à la pensée en tant que telle, qui ne contribueraient en rien à en individuer la nature intrinsèque. La notion, élaborée par Evans, de « sens *de re* » constitue la solution à cette difficulté. Cette notion résume la thèse fondamentale d'Evans d'après laquelle une pensée peut dépendre de l'existence et de l'identité de son objet sans être dépourvue de sens et conversement³³. Une pensée exprimée par une phrase dans laquelle une expression russellienne figure (une pensée *de re*) inclut un sens *de re*, c'est-à-dire « une manière particulière de penser au référent » qui dépend de l'existence et de l'identité dudit référent. Les sens *de re* sont donc des modes de présentation qui ne peuvent être individués « étroitement »³⁴.

La possibilité même de sens et de pensées qui, tout à la fois, satisfont la contrainte frégréenne gouvernant « la topologie de l'espace psychologique³⁵ » et sont *de re*,³⁶ doit alors permettre de dépasser les apories de la conception factorielle et de rendre compatibles (en les réinterprétant) les deux principes de la conception traditionnelle de

31 MKR, p. 236 et VR, p. 45-46.

32 MKR, p. 231-232.

33 Il va sans dire que la notion de sens *de re* ou de mode de présentation *de re* exige une réinterprétation de la notion frégréenne de *Sinn* et de la distinction entre *Sinn* et *Bedeutung*. Deux éléments de cette réinterprétation sont cruciaux : (1) Evans comme McDowell s'opposent à l'interprétation descriptiviste de la notion de *Sinn* et de celle de mode de présentation du référent pour la raison que Frege montrerait que le sens d'un terme singulier n'est pas nécessairement un sens spécifique et descriptif (donc général) et, de ce fait, qu'il ne peut pas toujours souffrir l'inexistence du référent visé ; (2) Frege soutiendrait que les termes singuliers vides n'ont pas de sens véritable, mais seulement une apparence de sens et lorsqu'il avance que, en vertu du principe de compositionnalité, les énoncés atomiques dans lesquels figurent un terme singulier vide ne sont ni vrais ni faux, il entendrait par là que ces énoncés n'expriment littéralement aucune pensée et ne sont en réalité que des pseudo-énoncés.

34 Contrairement aux modes de présentation *de re* chez K. Bach (*Thought and Reference*, Oxford, Clarendon Press, 1987, p. 12) pour qui, si ces modes de détermination déterminent une référence, ils ne le font que relativement à un contexte et donc sont, en tant que tels, individuels indépendamment de relations externes à un objet et son contexte.

35 MKR, p. 230.

36 Voir aussi MKR, p. 233 et 258.

la signification que Putnam tenait pour incompatibles. Dans les termes de McDowell, « la doctrine de Frege d'après laquelle les pensées contiennent des sens à titre de constituants est une manière d'insister sur le rôle théorique des pensées (ou des contenus) dans la caractérisation d'une structure psychologique rationnellement organisée ; et l'aperçu de Russell peut parfaitement bien être formulé au sein de ce cadre en arguant qu'il y a des constituants de pensée frégréens (des sens singuliers) qui dépendent de leurs objets, ce qui engendre une dépendance à l'égard de l'objet des pensées dans lesquelles ils figurent. Deux sens singuliers ou davantage peuvent présenter le même objet ; donc des pensées singulières frégréennes peuvent être à la fois dépendantes à l'égard de l'objet et tout aussi finement individuées qu'une description psychologique synoptique l'exige³⁷. »

Dès lors que les modes de présentation ou les sens *de re* figurent au sein des pensées et contribuent à faire de ces pensées les pensées *de re* qu'elles sont, alors non seulement le caractère *de re* de telles pensées n'en est plus un trait extrinsèque, mais le problème de l'intentionnalité, dans sa facture cartésienne, n'a plus de raison immédiate de se poser.

L'esprit comme organe, les pensées comme symboles

Le concept de sens *de re* (et sa généralisation) ainsi que l'anti-cartésianisme en matière d'esprit qu'il charrie et rend possible sont à l'arrière-plan et au principe de la critique par McDowell de l'externalisme sémantique de Putnam. Dans l'introduction au volume *Subject, Thought and Context*³⁸, McDowell soulignait le parallèle existant entre, d'un côté, la capacité à signifier ce qu'on signifie au moyen d'un terme d'espèce naturelle et, d'un autre côté, la capacité à attribuer et à entretenir des attitudes propositionnelles dont le contenu peut être exprimé au moyen d'une expression démonstrative ancrée dans une perception. De même que la capacité à signifier au moyen d'un terme d'espèce naturelle engage-le-monde, de telles attitudes propositionnelles semblent engager-le-monde en ce qu'elles dépendent de l'objet sur lequel elles sont dirigées. En d'autres termes, le parallèle et l'affinité entre la thèse fondamentale de Putnam et la thèse du caractère *de re* de certaines classes d'attitudes propositionnelles tiennent à ce que « des sortes tout à fait similaires de relations pratiques et cognitives » leur sont sous-jacentes, chacune des deux thèses contribuant à mettre à mal le présupposé selon laquelle la pensée et le

37 MKR, p. 233.

38 Introduction, p. 4-5.

langage seraient, en premier lieu, séparés du monde pour avoir ensuite à y être reliés.

Pour autant, McDowell cherche à montrer que la conception de l'esprit comme organe que, sous sa version originale, l'externalisme de Putnam ne remet pas en cause, rend tout à la fois inévitable et insoluble le problème de la relation de l'esprit au monde. Plus exactement, McDowell identifie le présupposé suivant à l'œuvre dans le chapitre 1 de *RTH* : des occurrences et des états mentaux ne peuvent être considérés comme intrinsèquement référentiels sans que l'on tombe dans une conception magique de la référence, *i.e.* une conception tout à la fois intentionaliste et internaliste (ou « cartésienne »)³⁹. Ce présupposé signifierait l'adhésion de Putnam à une notion de « représentation mentale » entendue comme symbole, à savoir comme item dont la nature intrinsèque peut être caractérisée indépendamment de ses propriétés représentationnelles⁴⁰. En ce sens, un symbole peut être individué « étroitement », sans référence à ce sur quoi il est dirigé, et est susceptible d'être interprété de diverses manières. Cette notion de symbole est le cœur de la « thèse maîtresse [*master thesis*] » que, dans l'un de ses essais sur les règles chez Wittgenstein, McDowell prend pour cible :

« La thèse maîtresse implique que ce qu'une personne a à l'esprit n'est jamais à strictement parler, par exemple, *que des gens sont en train de parler d'elle dans la pièce d'à côté*, mais au mieux quelque chose qui *peut* être interprété comme ayant ce contenu, quoique cela ne soit pas nécessaire⁴¹. »

Autrement dit, souscrire à, ou présupposer, la conception des pensées (contenus de l'esprit, états mentaux, représentations, etc.) comme symboles, c'est les considérer comme intrinsèquement inertes ou comme de pures formes constitutivement indépendantes d'un contenu. La fine pointe du commentaire de McDowell consiste ainsi à mettre au jour la connivence objective entre la réification de l'esprit à l'œuvre dans toute conception cartésienne et un certain formalisme d'après lequel tout se passe comme si les contenus de l'esprit n'étaient que des signes inertes, privés de leur intentionnalité. Cette connivence est décelée à la fois dans l'attribution à Wittgenstein du paradoxe du suivi des règles et dans la conception factorielle de la thèse externaliste⁴².

La notion de symbole mobilisée par McDowell est à rapporter à la distinction véhicule/contenu mobilisée contre Burge dans l'essai « *Belief de Re* » puis, dans PES,

39 Voir aussi *MKR*, note 29, p. 244.

40 Voir la section 8 de PES et la réponse de Putnam.

41 *Meaning, Value, and Reality*, Cambridge, Harvard University Press, p. 271.

42 Voir également G. Evans, *VR*, p. 202-3 (appendice du chapitre 6 écrit par J. McDowell).

contre Putnam⁴³. Cette distinction renvoie à deux manières distinctes de comprendre les concepts et les pensées qui ont été confondues. Tandis qu'un véhicule est un moyen de représentation ou d'expression d'un contenu, un contenu est ce qui est représenté ou exprimé par un tel moyen. Considérer les concepts ou les pensées comme des véhicules a pour conséquence qu'une pensée ne peut plus consister qu'en un ensemble de symboles de sorte que, aux yeux de McDowell, de ce fait, aucun facteur contextuel ne peut contribuer à déterminer la nature intrinsèque de cette pensée⁴⁴. Cela mène à une séparation entre contenu et contexte : pour que quelque chose puisse contribuer au contenu d'une pensée, il doit être un symbole ou un moyen de représentation, ce qu'un contexte ou un environnement ne sont évidemment pas. Le contexte et l'environnement sont ainsi *a priori* privés de la possibilité de contribuer au contenu d'une pensée du fait qu'ils ne possèdent pas le bon format. McDowell soutient alors que cette conception de la relation entre concepts ou contenu et contexte repose sur une amphibologie du concept de *concept* ou, en d'autres termes, sur « un glissement évident des concepts comme parties ou aspects du *contenu* d'un état représentationnel [...] aux concepts comme *moyens* de représentation⁴⁵ ».

La critique adressée à Putnam est explicitement formulée dans les termes de cette distinction : les contenus de l'esprit accessibles à l'« introspection » ne sont pas des véhicules ou des symboles de pensées, mais des pensées en un sens quasi-frégéen⁴⁶. Cette acception quasi-frégéenne de la notion de sens et de pensée est celle-là même que nous avons introduite précédemment, à savoir l'idée de sens ou de mode de présentation *de re*. McDowell s'accorde avec Burge et Putnam (et Kripke, pourrait-on ajouter) sur le fait que « sans la contribution du contexte, aucun moyen de représentation mentale ne pourrait par lui-même déterminer [*un contenu*]⁴⁷ ». Mais, ajoute-t-il, nous ne devrions pas en conclure que les facteurs externes et contextuels sont étrangers au domaine du sens et du contenu, en constituant pour ainsi dire la limite extérieure.

Ce que, à l'encontre de Putnam, McDowell cherche à faire valoir, c'est, en somme, la chose suivante : dès lors qu'on fait droit à la notion de sens *de re* (et, par conséquent, à la

43 Sur cette distinction et l'usage qu'en fait McDowell contre Putnam, voir l'essai de M. Murez dans ce numéro ainsi que celui de P. Ludwig. Voir également l'analyse critique de M. G. F. Martin dans « Particular Thoughts and Singular Thought », *Royal Institute of Philosophy Supplements*, vol. 51, 2002, p. 173-214, section 4.

44 MKR, p. 218.

45 MKR, p. 218.

46 Voir la fin de section 8 de PES.

47 MKR, p. 218.

notion anti-descriptiviste d'une détermination de la référence d'un terme par le sens qui l'accompagne) et qu'on prête attention à la distinction entre véhicule et contenu, il n'y a plus alors aucune urgence et nécessité à chercher à réaligner la pensée avec le monde.

Du premier jalon au deuxième jalon de l'externalisme de Putnam

Putnam en est venu, du moins en apparence, à souscrire à la conception de l'esprit recommandée par McDowell et, plus généralement, à étendre et à transposer les leçons de l'externalisme de la sphère du langage et de la signification à celle de la pensée et de l'esprit⁴⁸. On peut distinguer deux thèses centrales de cette conception externaliste, *i.e.* « radicalement anti-solipsiste », de l'esprit : premièrement, une thèse négative d'après laquelle « l'esprit n'est pas dans la tête », en ce sens que l'esprit n'est en rien un organe, matériel (le cerveau) ou immatériel ; deuxièmement, une thèse positive d'après laquelle l'esprit doit être conçu comme un système structuré d'aptitudes conceptuelles et pratiques engageant-le-monde. La notion d'aptitude engageant-le-monde ou d'aptitude dépendante des objets sur lesquels elle s'exerce⁴⁹ trouve en partie son origine chez Evans. Il s'agit d'aptitudes dont les exercices engagent des relations réelles à des objets ou aspects déterminés de l'environnement et sont partiellement individuées par ces objets. En principe donc, deux aptitudes à penser à deux objets distincts sont des aptitudes distinctes. Les concepts sont à considérer comme de telles aptitudes ou comme l'exercice de telles aptitudes⁵⁰. Comme le souligne Putnam, « qu'ils ne puissent être individués indépendamment de leur objet est tout l'objet de l'externalisme »⁵¹. Conjointement à la critique de la conception interfacielle de la perception déployée dans *The Threefold Cord*⁵², ce ralliement de Putnam à une conception externaliste de l'esprit à laquelle en appelait McDowell constitue le deuxième jalon de l'externalisme putnamien. Le premier jalon consistait à élaborer une entente externaliste de la signification et de la référence.

48 Voir, ici même, la réponse que propose Putnam à l'essai de McDowell et, surtout, « Reply to Bilgrami », in *The Philosophy of Hilary Putnam*, p. 388-389 ; *The Threefold Cord. Mind, Body and World*, Columbia University Press, 1997, note 18, p. 180 ; « The Question of Realism », in *Words and Life*, p. 305-308 ; « Introduction » à *Twin-Earth Chronicles: Twenty Years of Reflection on Hilary Putnam's "The Meaning of Meaning"*, S. Goldberg & A. Pessin (éd.), Armonk, NY, M. E. Sharpe, 1996, p. xviii, et *Naturalism Realism and Normativity*, De Caro M. (éd.), Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2016, p. 224.

49 Qu'il y ait un parallèle et une affinité entre ces deux notions ne signifie évidemment pas qu'il faille les tenir pour équivalentes. Ce qui suit contribue à le montrer.

50 VR, p. 101.

51 « Reply to Akeel Bilgrami », in *The Philosophy of Hilary Putnam*, p. 388-389.

52 Voir la réponse de Putnam à PES.

Il ne faut cependant pas confondre deux choses : que Putnam se rallie à une conception externaliste de l'esprit ; qu'il souscrive à la conception de l'esprit recommandée par McDowell, qui s'ancre dans les travaux d'Evans. McDowell semble tout à fait au clair quant au fait que Putnam n'est aucunement disposé à endosser une telle conception tant celle-ci est tributaire d'une réinterprétation intentionaliste de la notion de *Sinn* frégréen que Putnam n'a jamais acceptée⁵³. Qui plus est, aux yeux de Putnam, la conception frégréenne du sens et de la référence relève de l'image traditionnelle de la signification. La critique frégréenne du psychologisme et le logicisme qui en est solidaire en reconduisent les deux présupposés : l'entente fonctionnelle de la notion de concept incorpore un principe de stricte délimitation de l'extension des concepts qui n'est qu'une version rigorisée du principe traditionnel de détermination ; l'anti-psychologisme de Frege identifie les concepts et les sens à des entités publiques (donc partageables) et non mentales, mais l'assignation et la saisie d'un sens ou d'un concept relèvent encore d'un acte psychologique individuel « étroit »⁵⁴.

Division du travail linguistique vs principe de discrimination

Si Putnam ne peut souscrire à la conception de l'esprit recommandée par McDowell, c'est, en fin de compte, pour la raison que les leçons originales de MoM sont radicalement incompatibles avec la conception que se fait Evans de la notion d'aptitudes engageant-le-monde. Le point de désaccord entre Putnam et la tradition russellienne⁵⁵ représentée par Evans et (dans une moindre mesure) McDowell a trait notamment au rôle accordé à l'environnement social. Plus précisément, ce désaccord concerne le phénomène de la division du travail linguistique et la manière dont Evans le réinterprète à l'aune du principe de discrimination, lequel sous-tend la notion d'aptitudes engageant-le-monde. Le principe de discrimination est une généralisation du « principe de Russell », lequel correspond à la justification que donnait Russell de soutenir un principe d'acointance en matière de compréhension et d'analyse des pensées tant singulières que générales. Evans propose deux formulations équivalentes de ce principe :

53 Voir la note 12 de PES et l'échange dans la *LRB*.

54 MoM, p. 218 et 222.

55 Pour cette notion de tradition russellienne, voir Dennett D., *The Intentional Stance*, Cambridge, MIT Press, 1987, p. 200, 204 et 210. Cette tradition court de Russell à Evans et McDowell en passant par Strawson.

« Afin de penser à un objet ou d'effectuer un jugement à propos d'un objet, on doit savoir quel est l'objet en question, on doit savoir quel objet est celui auquel on pense⁵⁶. »

« Un sujet ne peut effectuer un jugement à propos de quelque chose à moins qu'il ne sache à propos de quel objet est son jugement⁵⁷. »

Afin que ce principe échappe au dilemme selon lequel il est soit trivialement faux soit vrai dans tous les cas, et puisse être considéré comme un réquisit pesant sur l'attribution de pensées, on doit, selon Evans, considérer qu'il est soutenu par une exigence : « le sujet doit avoir une capacité de distinguer l'objet de son jugement de tous les autres objets », autrement dit, en avoir une conception discriminante⁵⁸. Evans formule alors « un principe parallèle au principe de Russell » d'après lequel « afin d'avoir le concept d'une espèce naturelle donnée, on doit disposer d'une manière de distinguer ses membres de toutes autres choses⁵⁹ ». Il s'agit d'une application ou d'une restriction du principe de discrimination aux concepts d'espèces naturelles et aux pensées dans lesquelles ils figurent. Notre capacité de penser à un objet comme exemplifiant une espèce naturelle donnée est tributaire d'une « capacité de reconnaissance », c'est-à-dire une capacité à distinguer les objets de cette espèce naturelle des objets de toute autre espèce pertinente⁶⁰. Maîtriser un concept d'espèce naturelle est donc, pour Evans, tout à la fois une aptitude engageant-le-monde d'une manière déterminée et une aptitude devant satisfaire le principe de discrimination.

Or, tels qu'exposés dans MoM, non seulement l'externalisme sémantique et l'anti-subjectivisme inhérent à la division du travail linguistique sont incompatibles avec le principe de discrimination, mais ils ont été mis en exergue en partie à l'encontre d'un tel principe. Avant d'en venir à ce point, exposons au préalable certaines implications remarquables de ce principe.

Le principe de discrimination commande la distinction et l'asymétrie de statut parmi les locuteurs d'un langage donné entre deux groupes d'utilisateurs d'un nom propre ou d'un terme d'espèce naturelle⁶¹. Cette distinction et cette asymétrie renvoient à deux manières d'être initié à une pratique d'usage d'un nom propre ou d'un terme d'espèce

56 VR, p. 65.

57 VR, p. 89.

58 VR, p. 65.

59 VR, p. 92, note 5.

60 VR, p. 383.

61 VR, p. 376-383.

naturelle. Dans le cas des noms propres, un premier groupe est composé de locuteurs qui ont été introduits à la pratique d'usage d'un nom propre *N* en étant accointés perceptuellement avec ce à quoi *N* réfère. Evans les appelle les « producteurs » de la pratique d'usage de *N*. Ils sont introduits à cette pratique du fait de leur possession et maîtrise d'une conception discriminante du référent de *N*. Cela leur confère une autorité relativement au référent du nom. Le second groupe est composé de locuteurs qui participent également à la pratique d'usage du nom propre *N* mais sans avoir été accointés avec le référent du nom. Evans les appelle les « consommateurs » de la pratique d'usage de *N* pour la raison qu'ils sont introduits à cette pratique non pas du fait de leur possession d'une conception discriminante du référent de *N* mais, par exemple, par ouï-dire ou par description du référent du nom. Dans ses grands traits, la même analyse est appliquée aux termes d'espèces naturelles :

« il s'agit d'un trait essentiel des pratiques associées aux termes comme “orme”, “diamant”, “léopard” et autres qu'il existe des membres – les producteurs – qui ont une capacité *de facto* de reconnaître les instances de l'espèce lorsqu'elles leur sont présentées. Dans les pratiques d'usage des termes d'espèces naturelles, il y a des producteurs et des consommateurs⁶². »

Le principe de discrimination a pour conséquence que les consommateurs doivent s'en remettre à d'autres locuteurs, experts (les « producteurs »), quant à la compréhension de l'usage des termes qu'ils font. En effet, aux yeux d'Evans, premièrement, la capacité d'employer correctement un nom propre ou un terme d'espèce naturelle laisse ouverte la possibilité « parfaitement intelligible »⁶³, pour un locuteur consommateur, de ne pas être en mesure de comprendre des assertions, effectuées par d'autres individus, dans lesquelles figurent de telles expressions, mais elle laisse également ouverte la possibilité, pour un tel locuteur, de ne pas être « en position de comprendre ses propres mots »⁶⁴ ; deuxièmement, pour un locuteur, comprendre ce qui est dit par une assertion, la sienne ou non, dans laquelle figure un nom propre ou un terme d'espèce naturelle requiert de connaître les conditions de vérité de cette assertion⁶⁵. Or, Evans présuppose que connaître la condition de vérité d'une pensée exprimée par une assertion dans laquelle figure un nom propre ou un terme d'espèce naturelle, requiert de satisfaire le principe de discrimination.

62 VR, p. 382.

63 VR, p. 398.

64 VR, p. 171 et 400 (voir également p. 92, 385 et 398).

65 VR, p. 92, 105-106, 403.

Nous pouvons à présent expliciter en quel sens l'externalisme sémantique de Putnam est incompatible avec le principe de discrimination et en quel sens il s'est constitué en partie contre un principe de cette sorte. On peut élucider ce point de deux manières.

Une première manière consiste à rappeler la caractérisation qu'offre T. Burge des leçons de l'externalisme sémantique. Dans les termes de T. Burge, l'une des leçons de l'externalisme consiste à reconnaître que

« les identités des significations de maints termes [notamment les noms propres et les termes d'espèces naturelles] sont fixées par des facteurs environnementaux qui ne sont pas entièrement compris dans les capacités d'explication ou même de discrimination des individus, sauf à inclure dans ces dernières l'application du concept elle-même⁶⁶. »

Putnam décrivait d'ailleurs l'entreprise poursuivie dans MoM comme la mise en exergue de « vérités familières [*home truths*] à propos de la manière dont nous utilisons les mots et de ce que, en réalité, nous savons (*ou plutôt du peu que nous savons*) lorsque nous les utilisons⁶⁷ ». Tout au contraire, Evans impose des conditions extraordinaires à la compréhension et à la capacité à référer : afin qu'ils soient dits comprendre leur usage linguistique d'un terme d'espèce naturelle ou d'un nom propre, Evans requiert des locuteurs qu'ils aient une conception discriminante du référent de ces expressions qui ne mobilise ni l'usage ni la mention de l'expression. En d'autres termes, aux yeux d'Evans, une explication satisfaisante de ce qu'il en est pour un locuteur d'être capable de discriminer un objet ou une sorte de toute autre chose ne peut reposer sur l'aptitude du locuteur, socialement normée, à utiliser ou à mentionner l'expression qui réfère à cet objet ou cette sorte.

Une seconde manière consiste à revenir à l'un des rares passages où Putnam commente la conception d'Evans :

« ma propre théorie est similaire à celle d'Evans en ce que je soutiens que les concepts sont en partie individués par la *substance dans le monde* ou *les objets dans le monde* auxquels ils s'appliquent, mais je rejette la conception d'après laquelle on doit être capable d'identifier la substance *par soi-même* pour être dit avoir le concept⁶⁸. »

Ce passage n'est pleinement intelligible qu'à la lumière des remarques de Putnam sur le

66 Burge T., *Foundations of Mind*, p. 453.

67 MoM, p. 271.

68 RR, note 4, p. 129.

phénomène de la division du travail linguistique. Il suffit de rappeler les deux suivantes⁶⁹. Tout d'abord, Putnam cherche à nous faire reconnaître que nous considérons ordinairement que des locuteurs compétents dans l'usage d'un terme comme « orme » réfèrent par cet usage à des ormes et entretiennent des pensées à propos des ormes quoiqu'ils ne sachent pas les différencier des hêtres ou des charmes et ne sachent que peu de choses à leur propos, sinon rien, excepté peut-être qu'il s'agit d'une espèce d'arbre qui se distingue des hêtres et des charmes. L'exemple des hêtres et des ormes (comme celui du molybdène et de l'aluminium) est un « cas limite » employé par Putnam afin de mettre en exergue deux choses : (1) nous ne devrions pas considérer que l'acquisition et l'usage correct d'un terme d'espèce naturelle sont en eux-mêmes tributaires de capacités discriminantes portant sur l'extension de ce terme, ce sur quoi Evans s'accorde ; (2) nous ne devrions pas considérer que la capacité à référer au moyen d'un terme d'espèce naturelle et la connaissance de la signification de ce terme sont en elles-mêmes tributaires de capacités discriminantes portant sur l'extension de ce terme, ce avec quoi Evans est en désaccord. La deuxième remarque est la suivante : Putnam s'accorde avec Evans sur l'inégalité de statut entre deux groupes d'usagers d'un terme d'espèce naturelle et la dépendance d'un groupe à l'égard d'un autre, cependant il rejette les termes dans lesquels Evans comprend cette asymétrie et cette dépendance dont il avait été le premier à percevoir l'importance. Même si la plupart des locuteurs emploient le terme d'espèce naturelle « or » de manière à pouvoir être considérés par d'autres locuteurs de leur communauté linguistique comme ayant acquis le terme, la plupart d'entre eux ne possède aucune connaissance discriminante de l'or. En cas de doute occasionnel quant à savoir si quelque chose compte comme de l'or plutôt que comme de la pyrite de fer (« l'or des dupes [*fool's gold*] »!⁷⁰), quiconque est ignorant en la matière pourra s'en remettre à d'autres locuteurs, considérés comme davantage versés en géologie, en chimie ou en joaillerie, ou à des sources d'informations tenues pour fiables⁷¹.

De ce fait, pour être dit référer et penser à de l'or par l'usage du terme « or », de même que pour être dit maîtriser le terme ou en connaître la signification, il n'est en rien requis de moi que je satisfasse un principe de discrimination : il est suffisant que je fasse partie

69 Voir MoM, p. 227-229, RR, p. 22-26 et *Naturalism, Realism and Normativity*, Cambridge, Harvard University Press, 2016, p. 206-207. Sur la division du travail linguistique, voir les analyses très éclairantes de G. Ebbs dans *Realism and Rule-Following*, sections 93 & 98-99.

70 Voir <https://geology.com/gold/fools-gold/>.

71 MoM, p. 228 et RR, p. 25.

d'une communauté linguistique par laquelle m'est transmis le terme or », que je l'emploie dans l'intention de référer à ce à quoi les locuteurs de ma communauté linguistique réfèrent au moyen de ce terme, que cette communauté comprenne des locuteurs à même de reconnaître de l'or et de le distinguer (par exemple, de la pyrite de fer), et que je me situe dans l'environnement naturel approprié de manière adéquate. La division du travail linguistique mène ainsi Putnam à rejeter l'individualisme rémanent d'Evans en matière de possession de concepts qui, en conjonction avec son intentionalisme, sous-tend le principe de discrimination⁷².

De manière tout à fait perspicace, Evans perçut la radicalité du défi que les contributions de Kripke et de Putnam opposaient, comme par avance, à une conception anti-descriptiviste de la signification et de la référence adossée à un principe de discrimination. Evans reconnaît que Kripke suggère, en certains endroits de *Naming and Necessity*, qu'on peut non seulement référer au moyen d'un terme singulier à un objet, mais penser à cet objet sans en avoir de conception discriminante, *i.e.* sans pouvoir le discriminer d'un autre objet et *a fortiori* de tous les objets possibles, autrement que par l'usage du terme effectué afin de le désigner. Or, pour Evans, il s'agit là d'une critique bien plus radicale que la critique du descriptivisme car elle remet en cause le principe de Russell⁷³ ou, au minimum, la thèse d'après laquelle la maîtrise linguistique d'un terme singulier ne suffit pas, à elle seule, à satisfaire le principe de Russell⁷⁴. Il reconnaît également à mi-mots que, transposé à l'esprit et à la pensée, l'externalisme sémantique de Putnam et le phénomène de la division du travail linguistique sous la version qu'en offre Putnam, remettent apparemment en cause le principe général de discrimination⁷⁵. La stratégie argumentative d'Evans consiste alors, d'une part, à réinterpréter le phénomène de la division du travail linguistique à l'aune du principe de discrimination (et de la distinction entre producteurs et consommateurs) afin de les rendre compatibles, d'autre part, à contrer l'apparence selon laquelle on peut être dit penser à ce à quoi dont est un terme singulier ou un terme général au travers de l'usage desdits termes sans en avoir de conception discriminante⁷⁶. La réinterprétation du phénomène

72 Voir également la remarque de J. McDowell : « l'idée d'une variété autonome d'accointance constituée, même en l'absence d'autres relations cognitives à l'objet, par la maîtrise d'une pratique commune d'usage d'un nom [est] rejetée par Evans aux pages 403-404 [de VR], mais sans doute sur la base d'un individualisme excessif » (MKR, note 8, p. 232).

73 VR, p. 74.

74 VR, p. 403. Voir MKR, note 8 p. 232.

75 VR, p. 375.

76 VR, p. 129 sq. et 401-403.

de la division du travail linguistique à la lumière du principe de discrimination à laquelle Evans s'attelle revient alors à atténuer la portée radicalement anti-subjectiviste que ce phénomène revêt dans les mains de Putnam pour qui il s'agissait de mettre en exergue le rôle primaire des autres et de l'environnement social dans l'individuation de la signification et la fixation de la référence, jusque là négligé par les conceptions traditionnelles de la philosophie.